

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

100-2392

LA LECTURE AU FOYER

JOURNAL LITTÉRAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

CANADA
PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN
ABONNEMENT UN AN 50 CENTINS
Bureau : 35 rue St-Jacques, Montréal

Vof 1—No 1

Montréal, 22 novembre 1884

LOUIS BELAIR, directeur

PAYS ÉTRANGERS
ABONNEMENT UN AN 50 CENTINS
INVARIABLEMENT Payable d'avance
Nous donnons 10 pour 100 aux agents

Au public

Notre programme se résumera en quelques lignes.

Nous offrons au public ce journal littéraire à raison de 50 centins par année, avec le ferme espoir qu'il sera bien accueilli par tous ceux qui aiment à recevoir une publication intéressante. Nous apporterons l'attention la plus sérieuse dans le choix de la littérature que nous nous proposons de publier.

Ce journal paraîtra chaque semaine par livraison de 16 pages, formant, à la fin de chaque année, un magnifique volume de 832 pages qui n'aura coûté que 50 centins.

En offrant un journal de ce genre à un prix aussi minime il nous est permis de compter sur la bonne volonté du public et de croire que personne ne nous refusera la faveur d'une souscription.

L'abonnement à la *Lecture au Foyer* est payable d'avance et nous tiendrons à cette règle. Nous avons cru qu'il valait mieux mettre le prix de l'abonnement à la portée de toutes les bourses et prendre la ferme résolution de ne pas faire de crédit. L'on comprendra qu'en donnant pour 50 cts par année un journal tel que celui-ci, il nous est impossible d'ouvrir des livres de comptes, de payer des collecteurs et de nous exposer ensuite, à perdre un grand nombre de souscriptions, comme cela est arrivé malheureusement à un trop grand nombre de journaux qui ont été forcés d'abandonner leur publication. Chaque souscripteur devra donc payer, en s'abonnant, le prix de l'abonnement et chacun s'en trouvera mieux.

Nous adressons la *Lecture au Foyer* à un grand nombre d'amis et de personnes qui nous sont étrangères, espérant que tous voudront bien répondre à notre appel. Un centin par semaine, voilà ce que coûtera à chacun, l'encouragement que nous demandons en offrant nous-même, en retour, une publication d'un si grand intérêt.

Ceux à qui nous adressons notre journal, s'ils désirent s'y abonner, voudront bien nous faire parvenir d'ici à quelques jours, le prix de leur abonnement, ou nous renvoyer le journal s'ils ne veulent pas y

souscrire, sinon nous les considérerons comme abonnés.

Le prochain numéro de la *Lecture au Foyer* ne paraîtra que le 6 décembre afin de donner aux personnes qui ne veulent pas recevoir notre journal, le temps de nous le renvoyer, et de nous permettre en même temps de faire nos listes. En conséquence, nous prions ceux qui désirent s'abonner de le faire au plutôt. Dans notre prochain numéro nous publierons la liste des noms de tous ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement pour un an.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un très joli petit feuilleton intitulé : *Un amour vrai*, dû à la plume d'une jeune Canadienne de la Malbaie. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce charmant chef-d'œuvre de littérature.

Toute personne qui nous fera parvenir le prix de dix abonnements pour un an, à la *Lecture au Foyer* aura droit à la réception gratis d'un abonnement à ce journal, ou si on le préfère, nous allouerons une commission de 10 pour 100.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les annonces que nous publions dans notre prospectus. Ces maisons sont les mieux recommandées de Montréal. Ces annonces n'ayant été sollicitées que pour le présent numéro, les personnes qui désirent continuer d'annoncer dans notre feuille sont priées de nous en informer au plutôt, car l'espace que nous consacrerons aux annonces sera très limité.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de M. Alb. C. Dionne que nous publions sur notre dernière page ; Ayant fait nous-même usage du *Sirap de merisier composé* de ce monsieur et en ayant éprouvé un grand bien, nous le recommandons fortement aux personnes qui seraient atteintes d'une toux quelconque ou même de consommation.

UN AMOUR VRAI

J'ai été témoin dans ma vie d'un héroïque sacrifice. Celle qui l'a fait et celui pour qui il a été fait sont maintenant dans l'éternité. J'écris ces quelques pages pour les faire connaître. Leur souvenir m'a suivie partout, mais c'est surtout ici, dans cette maison où tout me les rappelle, que j'aime à remuer les cendres de mon cœur.

O mon Dieu, vous êtes infiniment bon pour toutes vos créatures, mais vous êtes surtout bon pour ceux que vous affligez. Vous savez quel vide ils ont laissé dans ma vie et dans mon cœur, et pourtant, même dans mes plus amères tristesses, j'éprouve un immense besoin de vous remercier et de vous bénir. Oui, soyez béni, pour m'avoir donné le bonheur de les connaître et de les aimer ; soyez béni pour cette foi profonde, pour cette admirable générosité, pour cette si grande puissance d'aimer que vous aviez mises dans ces deux nobles cœurs.

(Thérèse Raynol à sa mère.)

Malbaie, le 14 juin 186*

CHÈRE MÈRE,

La malle ne part que demain, mais pourquoi ne pas vous écrire ce soir ? Je suis à peu près sûre que vous vous ennuyez déjà, et je compte bien que vous ne tarderez guère à suivre votre chère imparfaite. J'ai choisi pour vous la chambre voisine de la mienne. En attendant que vous en preniez possession, j'y ai mis la cage de mon bouvreuil, auquel je viens de dire bonsoir. Mais il faut bien vous parler un peu de mon voyage, qui n'a pas été sans intérêt. Vous vous rappelez ce jeune homme dont le courage fut tant admiré à l'incendie de notre hôtel, à Philadelphie. Figurez-vous qu'à ma très grande surprise, je l'ai retrouvé parmi les passagers. Il se nomme Francis Douglas. Je puis maintenant vous dire son nom, car j'ai fait sa connaissance ce soir.

Nous venions à peine de laisser Québec, quand je l'aperçus, se promenant sur la galerie avec le port d'un amiral. Je le reconnus du premier coup d'œil, non sans émotion, pour parler franchement. Si cela vous étonne, songez, s'il vous plaît, que vous pleuriez d'admiration en parlant du courage héroïque de cet inconnu, de l'admirable générosité avec laquelle il s'était exposé à une mort affreuse, pour sauver une pauvre chétive vieille qui ne lui était rien. Après avoir longtemps marché à l'avant du bateau, il entra dans le salon. Ce chevalier qui risque sa vie pour sauver les vieilles infirmes, nous jeta un

regard distrait. Ouvrant son sac de voyage, il y prit un livre et fut bientôt absorbé dans sa lecture. Connaissez-vous ce beau garçon ? me demanda M^{me} L... — Lequel ? dis-je hypocritement. — Celui qui vient d'entrer. — Non, répondis-je. Je ne parlai pas de sa belle action. Pourquoi ? Je n'en sais rien, chère mère. Mais je le considérais souvent, sans qu'il y parût, et je me disais que je ne serais nullement fâchée de savoir tout ce qui le regarde. Ne serez-vous pas fière de la raison de votre grande fille, si je vous avoue que je me surpris appelant une tempête ! C'est bien naturel. J'aurais voulu voir comment il se conduisit dans un naufrage. Malheureusement, ce souhait si sage, si raisonnable, si charitable ne se réalisa pas.

On me demanda de la musique. Je venais de lire quelques pages d'Ossian—ce qui n'est plus neuf ;—je jouai une vieille mélodie écossaise. Monsieur ferma son livre et m'écouta avec un plaisir évident. Il est écossais, pensai-je, et vous allez voir que je ne me trompais pas. Il ne reprit plus sa lecture, et quelque chose dans son expression me disait que sa pensée était loin, bien loin, — dans les montagnes et les bruyères de l'Écosse.

Ne l'ayant pas vu débarqué à la Malbaie, j'avais supposé qu'il se rendait à Tadoussac. Après le souper, j'étais avec quelques dames dans le salon de l'hôtel. Jugez de ma surprise, quand je le vis entrer avec cette bonne M^{me} L..., qui nous le présenta.

M. Douglas me parla du plaisir qu'il avait éprouvé en entendant un air de son pays, et ces quelques mots simples et vrais disaient éloquemment son amour pour sa patrie. Je vous assure que je n'étais pas à mon aise, près de ce héros. Il me semblait qu'il lisait dans mon âme, et, comme je me rends compte que je m'occupe un peu, trop de lui, chaque fois que je rencontrais son regard ma timidité augmentait. J'avais beau me dire que je ne suis pas *transparente*, je ne pus parvenir à me le persuader. Il est certain que je ne vous ai pas fait honneur. M. Douglas, qui était, lui, parfaitement à l'aise, essaya plusieurs fois d'engager la conversation avec moi, et ne réussit pas, comme vous le pensez bien. Mais si je ne parlais pas assez, j'ai la consolation de dire que d'autres parlaient trop. Deux dames s'aventurèrent dans une dissertation sentimentale avec un officier. Vous vous imaginez facilement que cette dissertation n'a pas jeté qu'un peu de lumière dans les abîmes du cœur humain.

J'allais entrer dans ma chambre, quand la brillante M^{lle} X... me dit avec une satisfaction mal déguisée : « Thérèse, ma chère, comme vous étiez gauche et embarrassée ce soir ! Quelle opinion allez-vous donner des Canadiennes à ce séduisant étranger ! »

Soyez fière de moi, après cela. Mais n'importe. Si le feu prend cette nuit à l'hôtel, j'espère que ce sauveur de vieilles veuves paralysées ne me laissera pas brûler.

(*La même à la même.*)

Malbaie, le 23 juin 186*

CHÈRE MÈRE,

J'en veux et j'en voudrai longtemps à ces mausades affaires qui vous retiennent loin de moi. Même je ne suis pas sûre de ne pas vous en vouloir un peu. Aux quatre vents du ciel les obstacles ! Croyez-moi, tout est vanité, à part marcher sur la mousse et respirer le salin. Descendez vite. Il me tarde de vous faire les honneurs de la Malbaie. Kamouraska a bien ses agréments. J'ai un faible pour Tadoussac, pour ses souvenirs, pour sa jolie baie, grande comme une coquille, mais la Malbaie ne se compare point.

Cette belle des belles a des contrastes, des surprises, des caprices étranges et charmants. Nulle part je n'ai vu une pareille variété d'aspects et de beautés. Le grandiose, le joli, le pittoresque, le doux, la magnificence sauvage, la grâce riante se heurtent, se mêlent délicieusement, harmonieusement, dans ces paysages incomparables.

O mon beau Saint-Laurent ! ô mes belles Laurentides ! ô mon cher Canada ! Excusez ce lyrisme : c'est demain notre fête nationale.

La Malbaie n'a qu'un défaut, l'affluence des étrangers. Si j'étais reine, je me contenterais de cette campagne enchantée pour mon royaume, mais j'en défendrais l'entrée d'abord à toutes celles qui lisent des romans, ensuite à tous ceux qui se croient qualifiés pour gouverner et réformer leur pays. Qu'en dites-vous ? Mais en attendant, c'est un bruit, un mouvement, un va-et-vient continu.

Les étrangers n'ont ici que l'obligation de ne rien faire. Aussi, comme on s'y promène. Tous les jours, pique-niques, parties de plaisir de toutes sortes et bals le soir. Pour moi, je donnerais tous les pique-niques passés, présents et futurs, tous les bals interrompus et préparés, pour un bain de mer.

Je vais tous les matins à la messe, ordinairement par la grève, ce qui est fort agréable. L'église est bâtie sur le fleuve, à l'embouchure de la rivière Malbaie. C'est un fort beau site. En face, la baie, — cette charmante baie que l'on compare à celle de Naples, — à droite des champs magnifiques, une hauteur richement boisée, où chantent les oiseaux et les brises d'été ; à gauche, la rivière, puis le Cap-à-l'Aigle, sauvage et gracieux, et en arrière les

montagnes vertes et bleues qui ferment l'horizon. L'église est bien entretenue.

« *Le siècle avait deux ans* » lorsqu'on a commencé à la construire. C'est jeune encore pour une église. Pourtant les hirondelles l'affectionnent, car les nids s'y touchent, et, en levant les yeux, on aperçoit toujours quelque jolie petite tête qui s'avance curieusement au dehors.

Je suppose qu'il faut bien vous parler un peu de M. Douglas. Il est assez probable que je m'occupe de lui plus qu'il ne faudrait ; mais, outre que je n'en dis rien, je ne fais en cela que comme tout le monde. Je n'ai dit qu'à Mme L... que M. Douglas est le héros de l'incendie de l'hôtel. Elle m'a conseillé de garder sagement le silence là-dessus. Elle prétend qu'il est assez dangereux sans l'aurole de l'héroïsme.

Vous, mère chérie, vous prétendez que c'est un grand dommage que ce noble jeune homme ne soit pas très-laid, ou un peu difforme. Avec votre permission, madame, c'est justement cela qui serait dommage. Chère mère, c'est prudent peut-être, ce que vous dites, mais à coup sûr, ce n'est pas féminin. D'ailleurs, si M. Douglas est de la famille des braves, il n'est pas de celle des galants, et n'accorde d'attention que juste ce qu'il faut pour n'être pas impoli. Il décline toutes les invitations et a l'air de s'être dit comme un poète :

A moi la grève solitaire,
La chasse au beau soleil levant,
A moi les bois pleins de mystères,
La pêche au bord du lac dormant.

Mme H... a déclaré que nous devrions toutes conclure contre lui un traité d'alliance offensive.

Le Dr G... est à la Malbaie et se livre à l'observation. Il trouve que les rubans écossais sont bien en faveur depuis l'arrivée de M. Douglas, et se plaint amèrement d'être condamné à entendre tant d'airs écossais, depuis la même date. Ce que c'est, dit-il, d'avoir la tournure chevaleresque ! Moi, j'ai passé plusieurs années en Ecosse, et personne n'a songé à apprendre *Vive la canadienne*, ou *A la claire fontaine*. M. Douglas est riche, et le Dr se plaît à en informer les dames qui ont des filles à marier. Ça les rend pensives, dit-il.

Ce soir, le docteur, Elmire et moi, nous sommes allés visiter les sauvages. C'est curieux à voir. La soirée était fraîche. Un beau feu de branches sèches flambait devant les cabanes. J'aperçus M. Douglas qui se chauffait et causait avec les sauvages. En le voyant dans cette clarté rougeâtre, je me rappelai l'incendie, et, pour dire vrai, le cœur me battit un peu fort : puissance du souvenir, involontaire hommage au courage et à la générosité !

Comme nous-allions partir, le Dr fut appelé en toute hâte pour un malade et nous revenions seules, quand M. Douglas nous rejoignit et reclama l'honneur de nous reconduire, ce que nous daignâmes accorder. Je fus un peu surprise, je l'avoue, car il ajouta, avec une naïveté bien singulière chez un homme du monde : J'ai cru que j'avais eu tort de vous laisser partir seules, et, réflexion faite, je me suis hâté de vous rejoindre.— Nous comprenons, monsieur, dit Elmire piquée : vous avez cru que c'était un devoir.— Non, mademoiselle, j'ai seulement pensé que c'était une attention à laquelle vous aviez droit, et il continua un peu fièrement : Vous défendre, si vous couriez quelque danger, ce *serait un devoir*.

J'incline à croire que ce devoir serait bien rémpli, et si jamais je vais me promener chez les cannibales, je prierai M. Francis Douglas de me donner le bras. Il a veillé au salon, contre son habitude. Il n'est certainement pas aussi beau qu'on le dit, mais il a une distinction rare et une grâce incomparables,

La grâce plus belle que la beauté.

Comme vous voyez, c'est bien suffisant. Il est plutôt grave qu'enjoué, mais on cause bien avec lui. Vous aimerez sa simplicité charmante. Nous avons conversé en français, et là-dessus on nous a gracieusement fait entendre — à Elmire et à moi — qu'il faut que notre prononciation anglaise le fatigue beaucoup puisqu'il nous parle français. N'est-ce pas beau de songer si vite aux ennuis de son prochain ?

Quoi qu'il en soit des susceptibilités de M. Douglas, une chose sûre, c'est qu'il parle le français parfaitement, et une autre chose joliment certaine aussi, c'est que j'aimerais mieux ne le fatiguer en rien. Je lui ai demandé comment il trouvait nos sauvages. Bien déçus, mademoiselle. Ils ne sont pas tatoués et la mauvaise civilisation les gagne. Quand je me suis assis à leur feu, ils ne m'ont pas présenté le calumet de paix. Quel surnom les sauvages d'autrefois lui auraient-ils donné ? Songez-y, s'il vous plaît.

Chère mère, descendez vite et apportez-moi un gros bouquet de roses. Je m'ennuie et je vous aime.

(Extraits du journal de Thérèse.)

24 juin.

Ce matin, de très-bonne heure, Elmire et moi, nous sommes allés à la chapelle Harvieux. Le trajet est rude sur la grève de l'extrême Pointe-aux-Pics : pas de *sable d'or*, mais quand on a le pied sûr, c'est charmant de marcher sur ces beaux *crans* lavés par

la mer. O senteur du varech ! ô parfums du salin ! Qu'il fait bon de se sentir vivre et d'errer comme une alouette sur la grève embaumée ! Les oiseaux chantaient dans les arbres qui couronnent la falaise. L'ancolie croît partout dans les fentes des rochers. Ces jolies cloches rouges font un charmant effet sur le roc aride. Qu'est-ce qui plaît davantage, une fleur dans la mousse ou une fleur sur un rocher ? Hélas ! il y a des femmes qui n'aiment les fleurs que sur leurs chapeaux, et pour qui une promenade dans la rue Notre-Dame a plus de charmes qu'une course dans les bois ou sur la grève ! Mais à quoi bon philosopher ?

La chapelle Harvieux est à un mille du quai. C'est tout simplement une grotte de sept à huit pieds de profondeur, taillée dans le roc à une dizaine de pieds du sol. Il y a bien longtemps un religieux français du nom de Harvieux y célébra la messe. Ce missionnaire descendait le fleuve en canot pour visiter les colons établis sur les côtes et fut retenu là par une tempête. J'aime cette solitude sauvage, et qu'elle doit être grande et triste quand le vent gémit et que la mer se livre à ses formidables colères ! Mais ce matin tout était calme et les goélands sechaient coquettement leurs plumes sur ces rochers où ils viennent prophétiser la tempête.

26 juin.

Aujourd'hui j'attendais ma mère, et je suis allée à l'arrivée du bateau, mais déception. Il n'y avait pour moi qu'une lettre et un bouquet de roses. Je me suis vite sauvée pour lire ma lettre. Je n'aime pas ces foules bruyantes où les cochers et les gamins ont la haute note. Elmire est venue me rejoindre et après m'avoir pris la moitié de mon bouquet, elle a décidé qu'il fallait explorer la grève en deçà du quai. Nous avons commencé par escalader les énormes blocs qui sont là, et nous y avons trouvé une grotte profonde à demi fermée par des bouquets de jeunes cèdres. Les oiseaux, il me semble, doivent aimer cette grotte le matin, les jours d'automne surtout, car le soleil levant l'emplit de rayons et y fait bourdonner sans doute une foule d'insectes. Mais ce soir elle était pleine d'ombre et de fraîcheur. Nous y sommes restées longtemps. J'avais sur l'âme une brume de mélancolie. Ma mère viendra demain. Ce n'est qu'un retard d'un jour, mais cela suffit pour attrister. L'âme a un ciel si changeant ! Pourtant qu'il faisait beau ce soir ! J'ai laissé la grotte avec regret. Pauvre grotte, me disais-je, ce matin elle s'est embellie de soleil, de chaleur et de vie avant le reste de la nature qui l'entoure, et la voilà pleine

d'ombre pendant que le soleil rayonne encore partout, sur le Cap-à-l'Aigle, sur le fleuve si beau, sur les clochers lointains qui scintillent le long de la côte du sud. Et je pensais à une âme qui m'intéresse et que la tristesse semble envelopper.

Pour moi, jusqu'à présent, la vie a été bien douce. Il est vrai, je n'ai pas connu ma mère, c'est à peine s'il me reste un souvenir de mon père, et pourtant j'ai été heureuse, car ma belle mère m'aime avec une tendresse plus que maternelle. Mais combien d'âmes ouvertes dans leurs beaux jours d'enfance à tous les rayons du ciel, plus illuminées peut-être que les autres, ont vu tout à coup, par une permission de Dieu, la nuit les envahir de bonne heure !

Hélas ! la vie est semblable à la mer ;
Son flot, parfois caressant sur la plage,
Ecume au large et devient plus amer.

30 juin.

M. Douglas est protestant ; je m'en doutais, et pourtant il m'a été pénible de le lui entendre dire.

A la première occasion, ma mère lui a parlé de sa belle conduite à l'incendie de Philadelphie. Il a rougi comme une jeune fille et nous a assurées que dans la surexcitation on expose facilement sa vie. Il prétend que son agilité de montagnard est pour beaucoup dans ce que nous appelons son héroïsme.

Ma mère ne lui a pas caché comme nous désirions le connaître, comme nous lui en voulions de s'être dérobé à toutes les recherches. J'étais un peu confuse et lui n'était pas à l'aise non plus. Il a souri en attendant dire que, jusqu'à notre départ de Philadelphie, je m'étais obstinée à rêver pour lui une ovation populaire. Le sourire a un singulier charme sur sa bouche sérieuse, c'est dommage qu'il soit si rare. D'où vient la tristesse qui lui est habituelle. D'abord, j'avais cru que c'était l'ennui de se trouver au milieu d'étrangers ; mais ce n'est pas cela. Il a un grand chagrin. Malgré son calme, sa réserve anglaise on ne peut le voir longtemps sans s'en apercevoir. Pourquoi souffre-t-il ? Je suis condamnée à entendre là-dessus bien des suppositions. Quoi qu'il en soit, je suis sûre que ce n'est pas une douleur vulgaire qui assombrit ce noble front. Jusqu'à présent, je ne sais rien de sa vie, si ce n'est qu'il a perdu ses parents de bonne heure et qu'il n'a ni sœur ni frère.

Il nous a priées de ne rien dire de l'incendie de Philadelphie. Soit, je n'en dirai rien, mais j'y pense souvent. Noble jeune homme ! Quand moi et tant d'autres ne savions donner que notre impuissante compassion, lui s'est exposé avec une générosité sublime. Quel parfum un pareil souvenir doit laisser

dans l'âme ! Souvent, en le regardant, je me demande ce qu'il dut éprouver quand il se trouva seul après s'être dérobé aux applaudissements de la foule. Jamais je ne connaîtrai la joie, du dévouement héroïque, mais je remercie Dieu d'avoir été témoin d'une action vraiment courageuse, vraiment désintéressée, vraiment généreuse. L'admiration élève l'âme et satisfait un des plus doux besoins du cœur.

8 juillet.

Je me sens souvent inquiète et troublée. Où est le calme, la sereine insouciance de ma jeunesse ? Je suis bien différente de moi-même, de ce pauvre moi que je croyais connaître. J'aurais besoin de solitude. La vie d'hôtel m'ennuie. Il y a de l'autre côté de la baie, au bas du Cap-à-l'Aigle, une maison dont la situation isolée me plairait beaucoup. Là rien ne me distrairait de la vue et du bruit de la mer.

« Plein de monstres et de trésors, toujours amer quoique limpide, jamais si calme qu'un soufle soudain ne le puisse troubler effroyablement ; est-ce l'océan ou le cœur de l'homme ?

« Riche et immense, et voulant toujours s'enrichir et s'agrandir, toujours prompt à franchir ses limites, toujours contraint d'y rentrer, emprisonné par des grains de sable : est-ce le cœur de l'homme ou l'océan ?

« Océan ! cœur de l'homme ! quand vous avez bien mugé, bien déchiré les rivages, vous emportez pour butin quelques stériles débris qui se perdent dans vos abîmes ! »

12 juillet.

Enfin, je connais la cause de sa tristesse, et je sais aussi quel est ce sentiment que je prenais pour une admiration vive.

Pourquoi suis-je restée ici ? J'aurais dû le fuir. Maintenant, c'est trop tard.

Hier nous avons causé intimement. Il m'a parlé de l'ami qu'il a perdu, et l'indicible joie que j'ai sentie en l'entendant dire qu'il n'avait jamais aimé que son ami m'a été une révélation. O mon Dieu ! ayez pitié de moi. Je le sais, *celui qui n'a pas l'Eglise pour mère ne peut vous avoir pour père* ; je le sais mais il m'est impossible de ne pas l'aimer.

30 juillet.

M. Douglas me parle toujours de son ami, mais avec une sensibilité si vraie, si profonde, qu'il est

impossible de l'entendre sans être touché au delà de tout ce qu'on peut dire. En l'écoutant, je me rappelle cette parole de David pleurant son Jonathas : « Je t'aimais comme les femmes aiment. »

Il m'a montré le portrait de son ami et quelques-unes de ses lettres. Je les ai lues avec un attendrissement profond, et maintenant je comprends la profondeur de ses regrets. Pourquoi l'amitié, si rare chez les hommes, l'est-elle encore plus chez les femmes ? Deux ans bientôt que Charles de Kerven est mort. Je pense bien souvent à ce pauvre jeune homme qui dort là-bas sur la terre de Bretagne. J'aime à prier pour lui. Il a eu de grands malheurs, il est mort à la fleur de l'âge, mais il a été profondément aimé par l'homme le plus noble qu'il fût jamais.

— *A continuer.*

LAURE CONAN.

PRISE DE VOILE

Derrière les murs du cloître, épais et hauts comme des remparts, les grands arbres du jardin dressent leurs têtes touffues. Et, dans le calme de la belle soirée d'été, les feuillages endormis sous la douce clarté de la lune frémissent à peine, quand passe par intervalles un léger souffle qui semble l'haleine mystérieuse de la nuit.

Or, dans la solitude profonde et le vaste silence du jardin plein d'ombres transparentes, sous le dôme constellé des ramures entrelacées, une forme blanche passe lentement. Elle va d'un mouvement égal et paisible, si souple qu'il rend insensible le rythme de la marche, et qu'elle paraît glisser sur le sable des allées pailleté de taches lumineuses, comme un vivant et svelte fantôme. Et, prenant toujours sa lente rêverie, elle est arrivée au pied du grand mur qui fait au jardin une inviolable ceinture de pierre, lorsque soudain elle s'arrête avec un cri d'effroi. Un homme vient de sauter dans l'allée, et se tient maintenant devant elle, les bras croisés.

— Jean ! c'est vous... Vous ici... Quelle folie !

— C'est moi, en effet. Mais que parlez-vous de folie ? Je vous aime, je veux vous voir. Vous êtes ici ; je viens. Est-il rien au monde de plus simple, et de plus raisonnable ?

— Mais comment venez-vous ? En escaladant les murs, comme ferait un voleur, en commettant un sacrilège, car ce lieu est sacré, Jean, vous ne l'ignorez pas !

— Je l'ignore. Si une misérable idée s'est mise entre nous et prétend nous séparer à jamais, c'est

assez que je m'y heurte sans que vous me demandiez de la respecter. La respecter ? Je ne veux même pas la reconnaître. Je la nie, entendez-vous ?

— Malheureux !... Et qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous chercher.

— Pensez-vous m'emmener de force ?

— Peut-être.

— Allez-vous-en d'ici, Jean. Toute violence serait inutile. Et je ne saurais vous écouter plus longtemps sans crime. Un abîme infranchissable nous sépare. Adieu !

Elle fit trois pas pour se retirer. Il s'élança vers elle, lui saisit les deux poignets, presque brutalement, et la colla au mur, où pendait une échelle de corde.

Révoltée et tremblante, elle ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. Elle resta immobile, le regardant fixement.

Alors lui tombant à genoux, les mains jointes :

— Pardon, Marie, s'écria-t-il. Pardon ! Je suis fou, en effet, puisque j'ai osé porter la main sur toi ! Mais aussi, tu ne sais pas les supplices que j'endure. Ecoute-moi. Il faut que tu m'écoutes. Si tu ne sors pas d'ici avec moi, nous ne nous reverrons jamais. Eh bien, laisse-moi te parler comme si nous allions mourir.

« Je n'ai pas trente ans, et il y a déjà quinze années que je t'aime. Nous avons grandi côte à côte, Marie. Ton père et ta mère étant morts, les miens te prirent avec eux, et tu devins ma sœur. Je me rappelle encore le jour où l'on t'apporta, toute frêle et mignonne, comme un chérubin dans un nid de dentelles. Tu avais deux ans, moi douze, et je t'adorais tout de suite, et la première chose que je fis, ce fut de baiser tes jolis petits pieds nus. Tu grandis avec moi, jusqu'au jour où je dus quitter la maison pour apprendre le métier d'homme. Mais une fois par an, je te revoyais, sœur chérie, pendant quelques semaines trop courtes. Puis on te mit au couvent. Tu n'étais plus tout à fait une enfant alors, et je m'aperçus que je t'aimais non plus en frère, mais fiancé.

« Fiancés ? Nous le fûmes, en effet, ne t'en souviens-tu pas ? Ne te rappelles-tu pas qu'un soir, un soir d'été comme celui-ci, plein d'étoiles, tu penchas ta tête sur mon épaule et que mes lèvres s'appuyèrent sur ton front ? Oh, Marie, est-il possible qu'il existe pour nous autre chose que le souvenir de ce serment échangé ? J'ai quitté la France pendant deux ans, voulant apprendre le monde, devenir un homme pour être digne de te posséder. Je suis parti, confiant à la parole dite, ne pensant

qu'à toi, ton image emplissant mes yeux... Je te re-
trouve ici, derrière les murs de ce cloître, à la veille
de prononcer les vœux suprêmes ! Car c'est demain,
n'est-ce pas ? demain, dans quelques heures, que
l'acte terrible doit être consommé ?...

« Ah ! tu parlais tout à l'heure de sacrilège. Eh
bien, en est-t-il un pire que celui-là ? Comment,
cet attentat monstrueux à ta jeunesse, à ta beauté
ne te semble pas le plus odieux des crimes ! Tu ne
comprends pas que la est vie là qui t'appelle, la vie,
entends-tu bien ce mot ? la vie, c'est-à-dire tous
les parfums, toutes les lumières, toutes les joies, les
douleurs aussi, peut-être, mais illuminées par le
sourire du courage, et l'amour et les divines ten-
dresses qui font le cœur assez grand pour que tout
le bleu du ciel y puisse entrer. Voilà ce que la vie
t'offrirait, à toi, et ce que tu as refusé ?

« Pourquoi ?

« Tu te tais ? Je veux le savoir, pourtant. Il n'est
pas possibles que tu te suicide, sans que je sache
pourquoi tu refuses de vivre !

« Aimes-tu un autre homme que moi ? Est-ce
pour ne pas trahir ton serment que tu t'es ainsi
condamnée, te disant : La mort n'est pas une trahi-
son ? Si c'est cela, parle, et tout est dit. Je te rends
ta parole et je te jure que je ne me tuerai pas. Je
t'aime assez pour vivre de la seule pensée que tu
seras heureuse, même sans moi. Tu secoue la tête ?
Ce que je suppose est faux ? Je te crois. L'heure où
nous sommes n'est pas celle des vaines feintes. Je
sais que tu ne me mens pas.

« Alors d'où vient que tu te réfugies dans ce néant
pire que la mort ? D'où vient que tu veux sceller
sur toi, vivante, la pierre de cette tombe ?

« Ecoute, j'ai peur, maintenant ! J'ai peur de l'en-
nemi qui se pressent devant moi ; car un homme
est impuissant contre un fantôme. Si le spectre que
je redoute a mis sur toi sa main glacée, c'en ai fait,
je suis vaincu et tu es bien perdue. Est-il vrai que
tu te sois dit : « Je suis jeune, je suis belle, je suis
aimée ; tant mieux, car plus je possède de biens
enviés, plus j'aurai de sacrifice miratoires à faire sur
l'autel du renoncement. Ma jeunesse se desséchera
dans les interminables prières, et s'usera sur les
dalles froides des chapelles sans écho. Ma beauté se
fanera comme une fleur coupée, mes yeux s'étein-
dront, mes lèvres pâliront, et je n'aurai plus ni voix
ni regard. Celui dont je suis aimée se consumera
dans l'angoisse désespérée d'un regret stérile. Tant
mieux, plus je fais de ruines, plus je cause de tor-
tures, plus je me conforme à la volonté divine, plus
je me rapproche du ciel où tentent mes uniques
vœux ? » Est-ce là ce que tu t'es dit ? Est-ce là ce

que tu pense ? J'en ai peur, car tu ne me dis pas
non ; car en plongeant mon regard dans tes yeux
impassibles, je crois y trouver la sérénité cruelle du
mystique dédain pour qui le monde n'existe plus !...

« Alors, je comprends que tout est fini. Et il ne
peut plus rester en moi qu'un regret, que le gronde-
ment d'une rage impuissante.....

« Tu t'indignes ? Je n'essaie même plus de te prou-
ver que tu as tort. Je te dis ceci seulement, et ce
sont mes suprêmes paroles. Et fasse Dieu, qu'une
suprême lueur de raison éclaire en ce moment, ton
esprit ! Veux-tu fuir ? Fuir avec moi vers ce monde
qui te tend les mains, vers cette vie qui t'appelle,
vers cet amour qui sanglote en répétant ton nom ?
Tout est prêt pour que nous partions ensemble.
Viens, je t'emporte dans mes bras ! Tout est oublié,
et l'aurore de demain aura effacé le passé comme un
mauvais rêve. Viens, Marie, par pitié pour moi,
pour toi-même !...

« Tu refuses ? Adieu donc. Mais sache bien ceci,
cruelle et folle enfant, que ton refus est l'arrêt de
ma mort comme de la tienne, et que demain, à
l'heure précise où tu prononceras tes vœux je me
tuerai ! »

.....
Dans la chapelle du couvent, noyée d'ombre et
parfumée d'encens, Marie est étendue sur les dalles
les bras en croix, la face contre terre, tandis que
derrière les grilles qui la séparent du monde une
foule élégante se presse, muette, recueillie, presque
grave, émue peut-être, car plus d'un mouchoir de
dentelles s'appuie nerveusement sur une jolie bou-
che, et plus d'une moustache s'effile sous des doigts
légèrement crispés.

Les chants ont cessés ; le murmure des prières
lui-même s'est éteint. Un grand silence emplit la
nef. La cérémonie est achevée.

La carmélite se relève, pâle, presque défaillante,
les yeux mouillés d'extase. En ce moment, un livre
s'échappe aux mains d'une novice, tombe à terre, et
sa chute, dans le profond silence, retentit comme
une détonation. Sœur Marie pousse un cri strident
et retombe sur la dalle, à la reverse cette fois.....

A la même heure, le domestique de Jean relevait
son maître, le front troué d'une balle de revolver.

On demande des agents dans chaque paroisse,
pour prendre des abonnements à la *Lecture au Foyer*.
Nous donnerons une commission de 10 pour 100.
Le prix de l'abonnement étant très minime, nous
croyons qu'une personne active peut se faire un
bon salaire.

UN AMOUR ENTRE DEUX CERCUEILS

I—A LA NOCE

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Piff ! paff ! boumm ! boumm !...

Et en avant les tambours de basque, les flageolets, les castagnettes !... Et en avant les gais refrains populaires !

C'était le onzième anniversaire du mariage du bel Antonio Sanserri, ce jour-là. Et tous les gens de Valmontone étaient conviés à ce sabbat étourdissant.

J'y étais venu aussi, avec Piétro et Stanislas. Amis tous deux du châtelain cultivateur, ils m'avaient entraîné — les traitres ! — à faire une excursion de trois jours dans la campagne romaine, sans me dire que la course se terminerait par une noce.

Il y a loin de Rome à Valmontone ! Nos pauvres coursiers baissaient la tête, écrasés de fatigue et de chaleur.

Aussi, quelle joie, quand ils virent cette ferme châteaufort, nommée *la Casaccia*, qui ouvrait toute large sa porte hospitalière ! Quel plaisir également pour les cavaliers, quand des figures amies vinrent nous souhaiter la bienvenue, et que les paysans, excités par notre présence, entreprirent, en notre honneur, une ronde infernale !

* *

Avant d'entrer chez lui, je ne connaissais pas Antonio Sanserri, mais du premier moment, je me sentis attiré vers l'ami de mes amis. Sa franchise, son regard fier et cette courtoisie toute campagnarde dont on trouve maintenant si peu d'exemples, me subjuguèrent du premier coup.

Nous entrâmes chez lui et aussitôt nous fûmes chez nous. Il nous présenta à sa femme, ravissante châtelaine aux yeux noirs et brillants, qui nous apparut entourée de toute une couronne de marmots barbouillés de confitures ; — puis, nous entraînant de force, il courut se mêler jusqu'au soir à la fête champêtre qui se célébrait partout en son honneur. Les paysans sont infatigables ! La nature leur a donné de rudes poumons et des jarrets à toute épreuve. Dieu ! quel vacarme ! et quel tourbillon !...

Il y a déjà plusieurs mois que j'ai vu tout cela, chers lecteurs ; hé bien ! il me semble encore distinguer, de mon bureau, les sons gutturaux de la cornemuse ; et le cercle vivant de ces costumes bariolés, — ce flot humain qui roula sur la pelouse et

péborda dans la campagne, jusque bien avant dans la soirée — ne peut s'effacer de mon souvenir.

A neuf heures, grand feu d'artifice. Dame ! Ruggeri n'avait pas passé par là ! Mais le tableau final en valait bien un autre !

Pensez donc !... Le propriétaire de ces domaines, le bel Antonio, nous apparut au bras de sa femme, entouré de ses enfants, à la lueur du Bengale, avec tous ses paysans groupés devant lui qui l'acclamaient tandis qu'un vieux curé aux cheveux blancs venait lui apporter une couronne, comme témoignage de l'amour et du respect de tous les habitants.

Cela n'arrive pas à tout le monde, ni tous les jours, d'avoir des témoignages d'affection..... Aussi vimes nous Antonio revenir radieux. Tout fut gai ce soir-là ; notre rentrée à *la Casaccia* bruyante. Et quand un grand roulement de tambour eut appelé tout le monde à table, personne ne s'aperçut que le rôti était un peu brûlé, grâce au retard et à la gaieté du personnel culinaire.

Ce repas ne fut qu'un long éclat de rire. A qui le prix de la plus grosse bêtise ? A qui la palme du canard ? Nous rivalisons tous. Et même cela devenait inquiétant..... Stanislas commençait à faire des calembourgs !

Heureusement, le châtelain s'en mêla.....

— Dis donc, Antonina, s'écria-t-il, en s'aerdssant à sa femme, cette belle soirée à claire de lune, ne te rappelle-t-elle pas certaine autre soirée ?.....

— Méchant ! Pourquoi me rappeler ces tristes souvenirs en ce jour de bonheur ?

— Mais au contraire, ma toute belle ! Un bon auteur a dit — c'est Virgile je crois, au moins que ce ne soit Horace, — qu'on aimait à se rappeler les dangers passés et les peines évanouies... *Meminisse juvabit.*

— Tais toi !

— Comment donc ? Mais pas du tout !... Et pour peu que tu regimbes, gare à la citation toute entière.. C'est égal ! je n'aurais jamais cru, le soir où je me promenais dans le cimetière, qu'un jour ici, tout serait fête pour moi !

— Et avec cela que tu eus de la chance ! dit Piétro. Tout autre aurait laissé sa peau dans certaines aventures, tandis que toi, tu n'y laissas.....

— Que mon cœur. C'est quelque chose ; mais quand on poursuit une mégère comme celle-là.....

Et il lança à sa femme un regard, qui valait tout un poème d'amour et d'admiration !

* *

Eu ce moment, invasion de l'ennemi ! Toute une armée de marmots vint en criant réclamer une part

du désert. Le souper était fini. Et la conversation reprenait par groupes, isolée, insignifiante.

.....Or, c'est, je crois, maintenant le moment, ou jamais, de vous faire une confession complète, chers lecteurs. Voyez - vous, quoiqu'en voyage, je pensais à vous en ce moment - là.

Et je cherchais justement une histoire intéressante à vous raconter.

Aussi, ces quelques phrases détachées m'avaient-elles fait rêver : fusillades bien nourries, dangers passés, promenades dans un cimetière, des aventures, quoi ?— Diable !... Vous comprenez que tout cela devait m'étonner et me faire réfléchir. Je flairais un roman. Y aurait-il là matière à feuilleton ?.....

* *

Cette idée me trottina en tête pendant dix minutes. Au café, je voulus en avoir le cœur net. Je résolus donc de me confier à Piéto..., mon meilleur ami !

Mais, hélas ! On est jamais trahi que par ses proches ! Je ne lui avais pas plus tôt glissé dans l'oreille : — dis - moi donc, de quoi parle M. Antonio ?... y a - t - il dans sa vie quelqu'aventure ?... que ce fou, à haute voix :

— Antonio, dit - il, vous croyez peut - être que j'ai amené sous votre toit un honnête touriste ? Erreur, mon garçon ! Ce monsieur que vous voyez là, est un romancier à la recherche, — non pas, comme Jérôme Paturot, d'une position sociale, — mais d'un feuilleton à effet. Vous qui avez passé par une réalité qui ressemble à un roman, ne pourriez - vous pas, un jour ou l'autre, lui raconter cela bien gentiment, de manière à ce qu'il puisse en composer un roman qui ressemble à une réalité ?...

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Voilà pourtant, mes pauvres lecteurs, à quoi on s'expose en voulant vous faire plaisir !

Mais M. Antonio :

— Mon Dieu, pourquoi pas ? Si c'est vrai ce que vous dites là, où est le mal ?... Monsieur aurait la patience d'écouter demain une petite confession et de la raconter plus tard à ses lecteurs, que j'en serais très honoré. Cela nous amuserait même de relire nos faits et gestes, imprimés en toutes lettres, n'est - ce pas, Antonina ?...

La jeune femme ne répondit pas d'abord, mais son regard pétillait de malice et de bonheur.

— A condition que tu ne deviennes pas trop orgueilleux. Monsieur le héros, dit - elle enfin, en laissant échapper un frais éclat de rire.... Ces hommes, ils sont tous les mêmes ; ajouta - t - elle.... Moi j'ai oublié tout, depuis dix ans de bonheur !... Tout chagrin, délire et désespoir... Mais pour ces Messieurs,

il faut se relire..... il faut voir si on n'a pas fait une sottise en aimant autant sa pauvre petite femme.... Il faut repasser ses œuvres, augmentées et corrigées par quelque autour en renom.....

En renom ? Ce fut à mon tour de me récrier ! On me dit que ce n'était pas mon affaire, que je n'y entendais rien, que j'étais un sot, un fat et toute sorte d'autres choses gracieuses.....

Sur quoi tout le monde alla se coucher. Et moi radieux comme un reporter qui tient un crime, comme un sbire qui tient son escroc, comme un charlatan qui opère sa victime, — je m'endormis en rêvant fusillade, saut par la fenêtre, aventures et mésaventures de toute sorte.

* *

Le lendemain matin, tout était devenu calme. La fête était finie ; les dernières chandelles romaines éteintes, les derniers accords grincheux des cornemuses évanouies ; chacun était retourné à son travail quotidien.....

Je crois qu'à notre tour nous allions partir ; quand Antonio, venant à moi :

— Ah ça ! mon cher monsieur, vous n'allez pas nous quitter ainsi ? Je vous ai promis une histoire, mon histoire ; il faut que je vous la raconte, parbleu ?

— Mais monsieur, ce n'était pas sérieux ?.....

— Comment pas sérieux ? Très - sérieux, au contraire. Vos compagnons vont faire un tour, après le déjeuner, vous chasserez le feuilleton..... Cela vous va - t - il ?

— Oh ! c'est sublime ! Surtout qu'en fait d'exploits cynégétiques, je suis de troisième force,.... tout ce qu'il y a de plus troisième force.....

— Alors, très bien ! Mangeons d'abord, et puis nous irons à la campagne. Tout en surveillant nos hommes, je vous conterai cela.

* *

Sitôt dit, sitôt fait.

Mes amis prirent leur fusil, moi je pris mon calepin, et en route !..... Bonne chance aux intrépides Nemrod !.....Déesse des feuilletonistes, sois - moi donc favorable, hein ?...

Stanislas et Piéto rapportèrent chacun des lièvres et des grives, quant à moi... voici ce que je rapportai..

II — LE DOUANIER

— Ma foi, mon cher monsieur, commença Antonio Sanserri, à peine fûmes - nous en pleine campagne, j'ignore si c'est un roman, ce que je vais vous raconter là.... les romans, doivent avoir, dit - on, de

la vraisemblance, et mon cas, comme tous les faits réels en général, manque surtout de cela, et de beaucoup d'autres choses encore... Mais n'importe ! ceci n'est pas mon affaire... Cela regarde l'auteur *en renom*, comme dit ma femme ; quant à moi, je me contenterai de vous dire *la vérité, rien que la vérité, toute la vérité*, — tout comme un vieux notaire appelé en témoignage... A vous ensuite de limer et d'arranger l'histoire à votre bon plaisir...

— Je n'en retrancherai pas un traitre mot, monsieur, m'écriai-je, blessé au vif... Ou bien je la conterai toute entière, ou bien je n'en publierai pas une ligne !

— C'est bon, c'est bon ! Nous verrons cela plus tard !... En attendant, laissez-moi vous dire une chose.....

Vous vous tromperiez fort, si vous croyiez que cette belle propriété, dont vous foulez le sol, ne appartient toujours à la famille des Sanserri. Tout ce que vous voyez est à ma femme. Moi, je n'ai apporté dans le ménage que beaucoup d'amour et de bonne volonté. Mais avant ce temps-là, j'avais tiré souvent le diable par la queue, plus souvent qu'à mon tour, même !

Mon père fut pendant nombre d'années gouverneur de Palestrina, à quelques lieues d'ici. Vous qui avez habité Rome pendant vingt ans, vous savez que ce titre pompeux ne correspond pas du tout à la place importante de gouverneur de province dans les autres pays.— Gouverneur ici est très honorable. Mais pas beaucoup d'argent avec cela, et des charges nombreuses.

Aussi mon père eut-il assez de peine à élever ses quatre enfants : deux fils et deux filles, dont j'étais l'aîné et le plus bel ornement. C'est une justice que je dois me rendre... car dans la maison, pas d'appétit plus féroce, pas de briseur plus acharné, pas de plus mauvaise tête, quoi !

Ma pauvre mère s'arrachait les cheveux, dès que j'entraîs dans la chambre, et mon père perdait le peu de latin qu'il possédait encore, à vouloir m'enseigner toutes les sciences, sans rien m'apprendre de bien neuf.

**

Jusqu'à seize ans, on vagabonda. Mon frère, quoique plus jeune copiait déjà des manuscrits poudreux et moisiss par l'âge, que je parcourais encore la montagne à ma guise, sans vouloir entendre parler d'étude ou de profession.

Puis un beau jour, soudain, ce fut la rage des livres qui me prit. J'allai à Rome, et je me mis à dévorer en six mois le plus clair de toutes les bibliothèques, et des revenus de mon père par dessus le marché.

À mon retour de Palestrina, j'avais dix-neuf ans ; on me plaça aux douanes. J'endossai l'uniforme bleu-gris, et je piquai consciencieusement les paniers des paysans qui entraient en ville, pendant deux ans et demi.

L'ouvrage n'était pas rude, mais il était bête ! Pour une activité comme la mienne, brrr ! cela ne m'allait guère, ce métier de rat de cave !

— Antonio, me disait souvent mon père, tu n'as pas l'air content, que te manque-t-il... ?

— Rien et tout : un rêve indéfinissable et une vie plus active. Je ne me plains pas du sort ; c'est très supportable cette vie de chef de douanes ;..... mais que voulez-vous ? J'engraisse à ce métier ;... et avouez que ce n'est pas l'âge d'engraisser encore.

Mon père souriait tristement, en m'entendant parler ainsi.

— Je sais ce qui te manque, me disait-il ; ... c'est cette aventure, cette première sensation de l'amour après laquelle tout le monde court à vingt ans... Mais quand tu l'auras ressentie, cette sensation, va, tu n'en seras pas plus heureux pour cela !... A peine auras-tu cueilli ce fruit, qu'il te paraîtra amer.....

**

Vous comprenez que je ne comprenais rien à ces discours : que même, tout en gardant mes portes, je regardais souvent passer nos plus jeunes et fraîches frimousses, pour voir si par hasard la fleur dont me parlait mon père ne se trouvait pas parmi celles-là. Même j'avais cru la découvrir sous les traits d'une grosse et rubiconde péronnelle, et elle passait régulièrement trois fois par jour. Oui monsieur, trois fois par jour ! tout en me lançant des regards à enflammer une porte cochère.

Les premières fois, ce fut uniquement *pour le service* que j'observai ma Sigisbée. Je me demandais, non sans une certaine inquiétude, si par le plus grand des hasards quelques jambons de contrebande n'étaient pas abrités sous cette respectable rotondité.

Mais non, elle ne fraudait pas ! Ces promenades avaient un autre but, plus noble ! Elle voulait tout simplement enlever mon cœur !..... Et c'est que ça y était.... Ça y était parfaitement !.....

J'avais poussé mon amour pour elle jusqu'à la vouloir pour compagne de toute ma vie.

**

Décidément, monsieur, continua Antonio, vous n'avez pas de chance !—Si alors j'avais laissé parler mon cœur, au lieu de me trouver aujourd'hui tranquillement installé sur mes terres, avec une jolie femme adorée pour compagne,—peut-être m'auriez-vous admiré, dansant sur une place de Rome la tarantelle du pays rouge, avalant des sabres et léchant des étoupes enflammées.....

Quelle carrière pour un chef de douane de province ! Quel avenir, pour un jeune homme qui n'en avait pas !

III

DANS UN CIMETIÈRE.

Malheureusement pour mon Albinos chérie, il éclata justement en ce moment-là une catastrophe des plus graves dans ma famille, qui me rendit tout autre, et changea beaucoup mon caractère.

C'était en 1855. Le choléra sévissait partout en Italie ; à Rome surtout il fut terrible, et la province se ressentit bien vite de ce triste voisinage.

(A continuer).

LA MARGUERITE

Monsieur, je suis à Boniface,
Et je l'aime sincèrement ;

Or, avant de prendre sa place,
Il vous faut mon consentement.

Et puis, entre nous, pour me plaire
C'est un peu trop vous dépêcher.

D'amour ne va pas d'ordinaire

Clic ! clac ! Hlope là ! Fouette cocher !

Un peu... beaucoup... passionnément ensuite...

A petits pas le cœur se rend :

C'est une par une qu'on prend

Les feuilles de la Marguerite.

Ce serait mal, ce serait bête

De lui fermer ainsi mes bras,

A lui dont je suis satisfaite,

Pour vous que je ne connais pas.

Des grands seigneurs c'est la manière,

Et peut-être que c'est très bien,

Mais moi, bourgeoise, routurière,

Bien vrai, là, je n'y comprends rien.

Un peu... beaucoup... passionnément ensuite !..

Ainsi vont les petites gens ;

Et Boniface a pris son temps !

Pour effeuiller la Marguerite.

J'AIME LA FEMME

N'ai la femme et je m'en vante,
N'ayant rien à faire de mieux

Je la trouve partout charmante,

Le lui dire me rend heureux.

Vous, Marquis, vous parlez des femmes

Comme on parle d'un passé mort.

Cela peut vous faire du tort

Quant à moi, bravant tous les blâmes,

De ce faible, j'ai fait mon fort.

Non, mes goûts ne sont pas les vôtres

Mon oncle, comprenez-moi bien,

Si la femme ne vous dit rien,

N'en découragez pas les autres.

Comme tout jeune homme à la mode.

Je n'ai pas d'occupation

Et c'est un passe-temps commode

Qu'une élégante passion.

A votre âge, marquis, peut-être
On n'est pas un coq valeureux,
On chante : « J'aime quand je peux, »
Mais au mien l'on n'a qu'à paraître,
On chante : « j'aime quand je veux. »
Non, mes goûts ne sont pas les vôtres,
Mon oncle, comprenez-moi bien,
Si la femme ne vous dit rien,
N'en découragez pas les autres.

Les agriculteurs et — peut-être — les amoureux sont enchantés de la pluie. Ils disent volontiers, avec un poète, la vieille chanson :

« Il pleut, bergère, il pleut ; rentre tes blancs moutons. »

L'ondée a répandu ses trésors sur nos plaines :

De fourrages épais les granges seront pleines,

Et le blé poussera serré dans les sillons.

Il pleut. Sens les parfums qui montent de la terre.

Les grands chênes se sont couronnés de brouillard :

L'arbre a laissé tomber son manteau de poussière ;

Les troncs sont argentés sous la feuille plus claire

Et la forêt fait honte au ciel pâle et blafard.

Viens sécher tes habits, alourdis par la pluie.

Jetons dans le foyer un fagot de bois vert :

Caresse doucement mon vieux chien qui s'ennuie

Et rêve, en se chauffant, aux chasses de l'hiver...

Puis, quand sous le vent frais s'enfuient les nuages

Dans les bois reverdis nous frayant des passages,

Nous irons tous les deux, ivres de ciel vermeil,

Ecouter l'eau qui tombe en chantant du feuillage

Et le long des chemins balyés par l'orage.

Les gousses de genêts qui craquent au soleil !

ACROSFICHES D'ETE

MARIETTE

Mariette, dans l'encre noire

A quelquefois trempé ses doigts.

Rimes ou proses, tu lui dois

Ici même, plus d'un grimoire.

Elle écrit comme Sévigné

Tout en disant comme Thalie :

Tout ceci n'est rien, car je n'ai

Encore point dit qu'elle est jolie !

F. J.

LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

Dans les belles rues de notre ville où les jolies filles et les beaux garçons se promènent bras dessus bras dessous, un jeune mendiant, bien drapé dans sa cape en loques, demandait l'aumône en disant qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours ; et, malgré la santé ferme de la chair de son buste, si hâlée qu'elle semblait d'or aux déchirures des haillons, qu'on devinait qu'il ne mentait pas, rien qu'à considérer son air lamentable et ses joues creusées par le jeûne. Cependant, les gens ne s'inquiétaient guère de lui, occupés de chansons et d'amour. Le laisserait-on mourir de faim, le beau mendiant, sur la rue ?

Seules, trois jeunes filles grasses et rieuses s'arrê-
tèrent et le prirent en pitié.

La première lui donna un réal.

—Merci ! dit-il.

La seconde lui donna une piécette.

—Dieu vous le rende ! dit-il.

La troisième.— la plus pauvre et la plus jolie,—
n'avait ni piécettes ni réaux : elle lui donna un
baiser sur la bouche.

L'affamé ne prononça pas une parole ; mais avi-
sant un marchand de fleurs qui passait, il paya de
tout l'argent mendié un gros bouquet de roses, et
l'offrit à la jolie fille.

Voici la liste des chapitres contenus dans notre feuilleton *Un amour
entre deux cercueils* qui est des plus émouvants :

A la noce—Le douanier—Dans un cimetière—La déterrée—Qui
est-elle ?—J'ai soif—Jalons d'amour—Le premier duo—Deux mil-
lions d'héritage—Le duc—Serait-ce un rival ?—Colère et jalousie—
La Suédoise—Premier doute—Cauchemar—On se dispute—Entre
le notaire et le curé—Le rendez-vous—Sinistre guet-apens—Le sang
coule—Sauré—Après la crise—A la frontière—Messager, parle,
vite !—Doute-t-elle ?—Adieu, Baronne !—Tristes temps—Un
moyen—La lettre—A travers bois—A deux doigts de la mort—Qui
m'a recommandé ?—Les premières armes—Vive la gloire !—C'est
lui ! ! !—Les blessés—Six semaines de souffrances—Les premières
nouvelles—Est-ce possible ?—Course folle—Près du but—Trop tard !
—Partons !—Courage !—Déraillement—Après l'accident—La
grande scène—Le réveil—Tout s'explique—Folies du désespoir—
Au combat—Je suis lieutenant—Chrétien, pardonne !—Dieu est
juste !—La confession suprême—Le dernier crime—Le second
cercueil—Le bonheur—Ce n'est pas elle !

Nous prions nos lecteurs de lire ce roman plein d'intérêt, nous en
donnerons six pages de notre journal sur chaque numéro.

**Nous commencerons dans notre pro-
chain numéro, à illustrer notre journal.**

D'ici au 8 décembre prochain, nous expédions a titre
d'essai, notre journal a toutes les personnes que nous croi-
rons désireuses de le recevoir. La modique somme de 50 cts
que nous chargeons pour une année d'abonnement, les en-
gagera certainement a nous favoriser de leur souscription.

La lampe Electrique THAYER

Brûle l'huile de charbon ordinaire. Donne plus
de lumière que 2 becs de gaz, produit une lumière
aussi belle que la lumière électrique et ne coûte
qu'un demi centin d'huile par heure. Chauffe le fer
à repasser Chagnon en 5 minutes.

J. U. FOUCHER, agent général,
710 Ste Catherine.

On demande des agents par toute la puissance.



Ce journal est tenu en file, de
même que TOUS LES PRINCIPAUX
JOURNAUX DE L'UNIVERS, chez

H. A. CHAPUT, Pro. de
(l'Agence Générale de Journaux.)

Montréal.

où l'on peut faire des contrats
pour toutes sortes d'annonces, ou
pour abonnement, aux mêmes
conditions que chez les éditeurs.

Veillez écrire pour une copie
de n'importe quelle publication

dans laquelle vous désirez annoncer ou vous abonner.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne
ou autres qui ont besoin de Lessi
concentré à la livre en recevront
en envoyant cinq cents par livre
et en indiquant la Station du
chemin de fer ou du Bateau le
plus près de chez eux. Direc-
tions complètes pour toute sorte
de savon envoyées avec chaque
paquet. C'est la chose la plus
économique que vous puissiez
vous procurer.

Adressez,
C. D. MORIN, 616 Ste. Marie,
Montréal.

LAURENT, LAFORCE & CIE.,

IMPORTATEURS DE

Pianos au Orbes

Agents du Celebre Piano KNABE,

1637, Rue Notre-Dame, 1637,

MONTREAL.

HURTEAU & FRÈRE

MARCHANDS DE

BOIS DE SIAGE

De toutes sortes, BLANCHI et BRUT

No. 92 RUE SANGUINET

Coin de la rue DORCHESTER et sur les QUAIS

MONTREAL.

LA PLACE DU GRAND SECRET !

J. MARTIAL,

PHOTOGRAPHE ET ARTISTE

No. 102-104 rue St-Laurent, et 458 rue Lagauchetière,

(Coin des rues St-Laurent et Lagauchetière.)

MONTREAL.

Le secret de J. MARTIAL consiste à prendre les photographies d'après un procédé nouveau et connu de lui seul en Canada ; procédé supérieur à tous ceux employés jusqu'à ce jour, et le résultat est que les photographies sont meilleures, plus naturelles, et d'une ressemblance merveilleuse, sans mettre en lumière les défauts, comme le font la plupart des photographes en livrant à leurs clients un ouvrage d'un fini grossier.

Le secret de ses bas prix nous le donnons gratis à tous ; mais celui du métier, il nous est impossible de le divulguer parce que son propriétaire seul le connaît ; et nous n'avons pas l'espérance de le connaître parce qu'on lui a souvent offert beaucoup d'argent pour connaître ce secret sans pouvoir l'obtenir.

Remarquez bien ce secret : Beau temps ou mauvais temps, il peut toujours vous faire de bonnes photographies.

Pour preuve de ce que nous avançons lisez la liste des prix ci-dessous.

LISTE DES PRIX :

Menette.....	\$0 50 la doz.
Cartes de visite.....	0 75 "
Cabinet.....	1 50 "
Finis au Gelatine.....	2 50 "
Panneau.....	2 00 "
Boudoir.....	3 00 "
Crayon, (premier classe dans sa spécialité)..	5 00 chaque
Postal.....	8 00 "
Portraits à l'huile.....	25 00 "

Veuillez remarquer que ces prix sont tous bas, à meilleur marché que tout autre, et pour un ouvrage supérieur à tout ce que vous avez vu jusqu'à ce jour ;

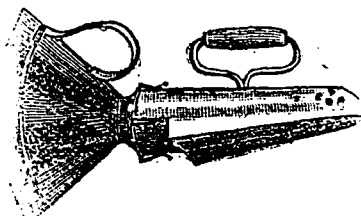
MERVEILLEUX ! INCOMPARABLE !

Patenté par le Capt. CHAGNON.

Premier prix à l'exposition provinciale de 1884. Pour le

Nouveau FER A REPASSER.

Ce premier prix est la plus haute récompense offerte par le comité de l'exposition, et a été remporté sur un grand nombre de compétiteurs. Les femmes elles-mêmes, l'ont reconnu supérieur et lui donne la préférence.



La plus merveilleuse invention du siècle.

Comme on peut le voir par la gravure, ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz.

Il s'applique admirablement bien encore sur la lampe électrique de Thayer.

Rien de plus économique !

J. U. FOUCHER, seul propriétaire.

Bureau : No. 710 Ste-Catherine, Montréal, Canada. Boîte de poste, 1249.

P. S.—On demande des agents dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

RENAUD, DURET ET CIE.,

Marchands de Cigares Domestiques et de la Havane.

No. 230 rue St-Laurent, MONTREAL,

Les marques susnommées sont plus particulièrement recommandées :

CRÈME DE LA CRÈME

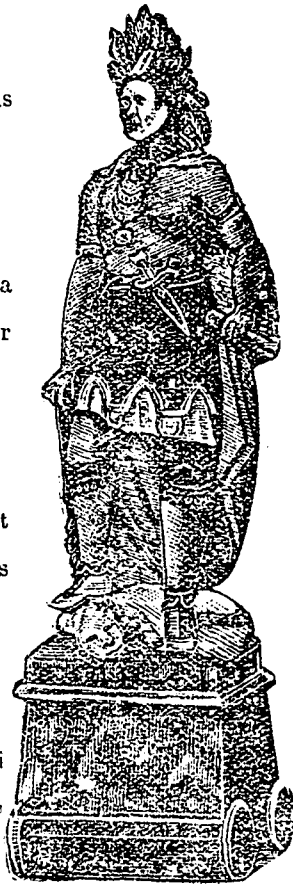
Comme son nom l'indique il est la crème des cigares ; il est fumé par l'aristocrate, il est vendu que 10 cts.

CANVAS BACK

A 5 cts. ; une marque très-connu et universellement recherché par tous les connaisseurs.

CAPADURA

Un nouveau cigare qui aujourd'hui est reconnu égal sinon autant qu'aucun cigare de 10 cts., et se vend que 5 cts.



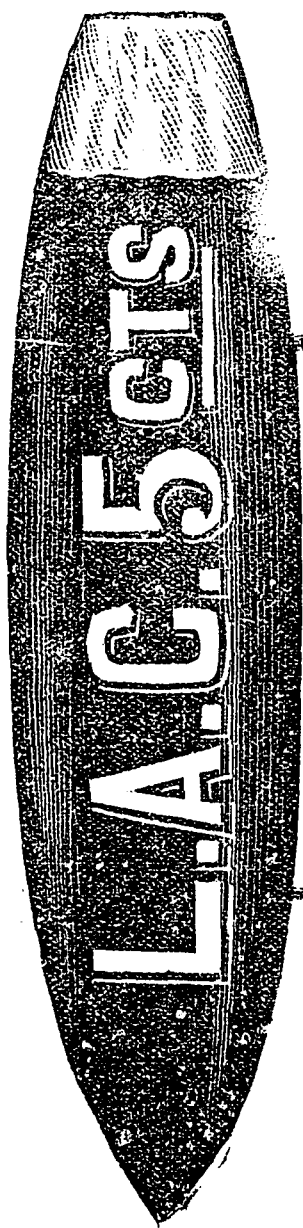
MM. RENAUD, DURET et Cie invitent les marchands de cigares, de tabacs etc., de la campagne des hôtels et autres à venir visiter leur immense magasin rempli du plus bel assortiment de tous les articles qu'ils peuvent désirer, qu'ils s'obligent à vendre à des prix qui sont plus bas que des manufactures mêmes. Leurs affaires leur permettent d'ôter un escompte que les autres marchands ne peuvent certainement pas obtenir. Une visite sera suffisante pour vous convaincre.

De plus MM. RENAUD, DURET et Cie, offrent en vente le plus grand assortiment de tabacs coupés, en feuilles et en poudre. Des pipes en ÉCUME DE MER, en BOIS DE BUIS et en IMITATION D'ÉCUME DE MER, en PLATRE, (de manufactures Françaises), et un assortiment des plus considérables de CIGARETTES et tous les articles nécessaires aux fumeurs.

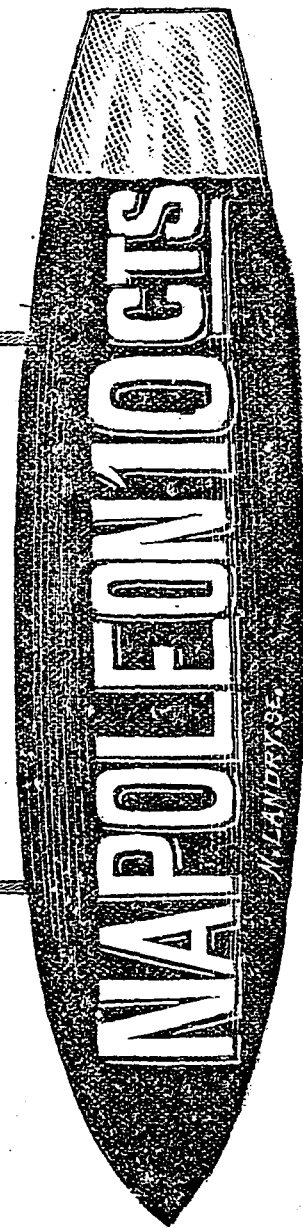
"L. A. C." 5 Cts

"NAPOLEON" 10 Cts

DEMANDEZ LES ET N'EN POUVEZ PAS D'AUTRES !



CARDINAL & PRENEVEAU



MANUFACTURES ^{SA} N° 1623, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

"L. A. C." 5 Cts

"NAPOLEON" 10 Cts.

GRAND PACIFIC HOTEL
424, RUE NOTRE-DAME
En face du dépôt du Pacifique

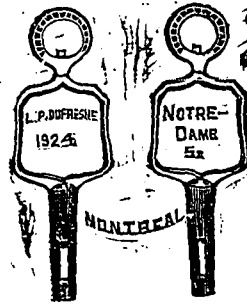
Chambres garnies de première classe.

D. PARIZEAU
MARCHAND DE BOIS DE SCIAGE
 EN GRÓS ET EN DÉTAIL

BUREAU PRINCIPAL : Coin des rues Craig et Saint-Denis,
 en face du Carré Viger

CLOS : Coin des rues Craig et St-Denis et 430, rue Lagacochetière
 pres de la rue St-Laurent, MONTREAL.

DUST PROOF WATCH KEYS



ETABLIS EN 1869.

L. P. DUFRESNE
MONTRES EN OR ET
EN ARGENT
 No 1924, RUE NOTRE-DAME,
 (Ci-devant rue St-Joseph)
MONTREAL

JONG DE MARIAGE FAIT A ORDRE

N.-B.—Ordres par la malle, téléphone ou autrement seront exécutés sous le plus court délai.

DEMANDEZ-LE, IL EST EN VENTE PARTOUT



DEMANDEZ-LE, IL EST EN VENTE PARTOUT

Voici, madame, le vrai **SIROP DE MERISIER COMPOSE** de A. C. DIONNE, le seul remède qui peut vous guérir de ce rhume et de cette toux mortels.

Ce remède composé de Savoyanne, de Marube (Horum), de gomme d'épinette, et de sirop de merisier, etc., est reconnu comme ce qu'il y a de plus certain pour guérir la toux, l'enrouement, le rhume, etc. Voici ce qu'écrit un médecin :

ST-ALPHONSE DE CRANBY.

MONSIEUR,—Ayant prescrit votre **SIROP DE MERISIER COMPOSE** dans plusieurs cas de toux et de rhume opiniâtres, etc., je puis certifier que c'est un véritable spécifique ; aussi je ne cesserai de le recommander.

Votre etc.,

L. J. ROY, M. D.

A. C. DIONNE, 243 rue Lafontaine, Montréal